

Pierre Benoit naît en 1886 à Albi, le 16 juillet. Le plus gros souci de ses parents est qu'il ne naisse pas le 14 juillet parce qu'ils sont royalistes. Lui aussi sera plus tard un homme de tradition. C'est peut être ce goût des châteaux, de la chevalerie et du passé aristocratique de la France qui a pu l'amener à Wagner mais il y a d'autres raisons aussi.

Son père, officier colonial, est affecté d'une garnison à l'autre en Algérie. Pierre Benoit développe donc tout jeune un esprit « nomade ». En 1910, il échoue à l'Agrégation d'histoire. L'Université a perdu un professeur pontifiant et ennuyeux de plus mais la littérature a gagné un écrivain. Comment l'auteur a-t-il pu s'intéresser à Wagner ?

Il veut découvrir quelque chose de neuf et mystérieux qu'il pense trouver avec l'Allemagne et chez Wagner. C'est la femme, en particulier l'héroïne wagnérienne, qui sera pour lui la meilleure des médiatrices. Sa connaissance de l'Allemagne est totalement fantasmée, parce qu'il ne connaît pas le moindre mot d'allemand, il n'y a jamais mis les pieds.

A défaut d'une connaissance directe, c'est la poésie romantique, celle de Victor Hugo notamment, qui va lui donner le goût de l'Allemagne.

Voilà ce qu'il en dit lui-même : « *La frêle cueilleuse de fleurs du Thuringerwald, la vierge guerrière des Nibelungen, l'Ottolie de Goethe et la Brünnhilde wagnérienne, sublimes créations de la musique et de la poésie, nous avons été leurs prisonniers.* »

Il y a aussi une raison extérieure à l'art qui le rapproche de l'Allemagne. Il a été marqué par l'horreur de la première guerre mondiale, ayant été sur le front en tant que soldat. Et toute sa vie, il va essayer de contribuer à la réconciliation avec cette Allemagne qu'il connaît si peu.

Mais venons-en à la raison la plus importante. Tous les romans de Pierre Benoit tournent autour d'une héroïne dont le prénom commence invariablement par la lettre A.

Et il va trouver chez Wagner, sans peut-être s'en rendre tout à fait compte au début, les archétypes féminins qui vont lui servir de modèles. L'héroïne de Pierre Benoit emprunte des éléments à Brünnhilde et Kundry à la fois. Ces héroïnes de Pierre Benoit sont mystérieuses, elles ont parfois des pouvoirs magiques, elles vivent dans des forteresses inaccessibles, autant de traits qu'on retrouve chez Kundry qui attend, à l'affût, de faire tomber les chevaliers dans sa toile. *Herodias warst du, und was noch ?*

En quoi les héroïnes de P. Benoit sont-elles rédemptrices alors ? Dans la possibilité qu'elles offrent au héros qui ose les affronter de se dépasser, de transcender une vie tout à fait ordinaire, de révéler tout ce qui était caché en eux. Le capitaine de Saint-Avit nous donne la clé : *je prétends m'anéantir dans la seule destinée qui en vaille la peine : une nature insondée et vierge, un amour mystérieux.* Le héros est souvent un soldat ou un universitaire, un serviteur de la Nation qu'on ne pourrait pas soupçonner de dérapage. Pierre Benoit trouve un malin plaisir à tourner en ridicule ces universitaires pédants qui n'ont pas voulu de lui.

Ce sont ces gens irréprochables qui vont céder et pour accéder à la femme rédemptrice, ils vont tout trahir : travail, famille, patrie, honneur, épouse, jusqu'à leur vie même. « *Nur Todgeweihtes taugt mein Anblick.* » sont les premiers mots de Brünnhilde à Siegmund. Et ces mots prendraient tout leur sens dans la bouche des héroïnes de Pierre Benoit. Les héros sont voués à la mort et ce n'est pas le Walhall qui les attend. Songeons au sort des aventuriers de *l'Atlantide*. Une fois qu'ils ont servi, ils vont périr de mort violente et finir dans un sarcophage numéroté et placé autour d'une salle de marbre rouge. Saint-Avit et Morhange reproduisent la paire Parsifal-Amfortas mais le « pur » sera ici tué par l'« impur » Saint-Avit.

Je vais évoquer ce que les livres de Pierre Benoit doivent à la musique. Ils sont plus conçus comme des livrets d'opéra que comme des romans. Certains seront d'ailleurs adaptés à la scène lyrique. La femme fatale apparaît au tiers du roman et la grande rencontre aux deux tiers, ce qui donne un rythme semblable à celui des opéras wagnériens. Ses romans sont aussi parsemés de musique, de chansons, d'airs d'Offenbach.

Citons aussi l'exemple d'*Erromango* pour la précision de la discographie qui contraste avec le caractère fantaisiste des bibliothèques qu'on rencontre aussi dans les romans.

*Swallows* va devenir le léger et terrifiant leitmotiv du roman. Je peux en effet évoquer l'usage du leitmotiv, bien que ce ne soit pas un emprunt à Wagner clairement revendiqué, comme chez Proust ou Rebatet.

*Kœnigsmark*, nous avons cité ce titre. Pierre Benoit trouve la formule qui fera son succès. Quelle est-elle ? Pierre Benoit nous dit que les vestiges du passé sont conduits à se réaliser de nouveau dans le présent. On comprend mieux l'intérêt des figures archétypales utilisées par Pierre Benoit, qui représentent l'éternel féminin tel qu'il l'imagine, synthèse de Brünnhilde et de Kundry.

Souvent il nous montre une héroïne dont la vie dramatique reproduit celle d'une lointaine figure historique ou mythologique. Cette figure ou sa réincarnation pouvant être wagnérienne à l'occasion ou avoir au moins des traits communs avec Kundry ou Brünnhilde comme on l'a dit.

Sur la couverture de certaines éditions de *Kœnigsmark*, on voit un château qui ressemble beaucoup à Neuschwanstein. Le Grand-Duc a disparu dans des circonstances mystérieuses et Aurore a épousé le frère du défunt. Cependant, elle a accepté les deux mariages à la condition stricte de faire chambre à part dès le premier jour. On va rencontrer beaucoup de ces vierges guerrières chez Pierre Benoit. Et quand elles ne seront pas Brünnhilde, elles pencheront du côté de Kundry, ou emprunteront aux deux. Le roman finit ainsi : « *Ainsi mourut le lieutenant Vignerte pour avoir aimé la Grande Duchesse Aurore.* »

*Axelle* paraît en 1928. Ce sera encore la tragique histoire de Siegfried et Brünnhilde, toujours renouvelée. Les personnages sont ici d'une grandeur tragique, ils répondent à des archétypes mais ils restent autonomes, ce qui fait tout leur intérêt, et le roman compte parmi les chefs d'œuvre de l'auteur. Brünnhilde se verra réincarnée dans le personnage d'Axelle bien sûr.

Le héros français, Pierre Dumaine fera un Siegfried assez peu glorieux. Axelle vit dans le château de Reichendorf, dans une famille prussienne aristocratique et ruinée. Elle doit épouser le dernier des Reichendorf. Les trois autres fils sont morts au front puisque nous sommes encore à la fin de la première guerre mondiale. L'épopée des trois fils fut « *digne des Nibelungen* », nous dit Pierre Benoit, se plaçant là encore sous l'influence de Wagner.

Le futur beau-père d'Axelle est le Comte Hugo von Reichendorf, le parfait junker prussien qui ne quitte jamais ses éperons. Il doit donc jouer le rôle de Wotan, en tant que père (ou beau-père) d'Axelle. Ce personnage est un exemple du déclin de l'aristocratie que Proust a décrit. Mais tel Wotan, il ne veut pas admettre l'inévitable crépuscule et va tenter de s'accrocher jusqu'au bout aux illusions de l'ordre ancien. Il va sacrifier son dernier fils à la guerre, comme Wotan le fait avec Siegmund. Mais comment Pierre Dumaine se retrouve-t-il là ? Il va figurer un Siegfried peu héroïque mais comme le héros wagnérien, il est naïf, perdu, sans origine. Il est prisonnier de guerre et travaille dans un camp de représailles non loin du château de Reichendorf. (C'est un peu l'histoire de *la Grande illusion*.) Dumaine sympathisera avec le comte qui, en parfait aristocrate prussien, parle le français.

Avec ce vieux fou, ce Wotan pitoyable, il va même finir par jouer au kriegspiel.

Le comte qui a fait la guerre de 1870 ne comprend pas que l'époque de la cavalerie est finie, tout comme sa fortune et aussi le temps de l'aristocratie. Et il rejoue avec ses petites figurines les batailles de 1870. Après le beau-père, la belle-fille. Dumaine l'aperçoit un jour par hasard se promenant sur les remparts pendant qu'il effectue des travaux dans le vieux château et il en tombe aussitôt amoureux. Dumaine sait que cet amour est impossible. Il est français, elle est prussienne. Les deux pays sont en guerre, il est prisonnier. C'est une aristocrate, lui un roturier. Il sait qu'on le regarde comme un « *welche* », Pierre Benoit emploie lui-même cette expression. Et c'est ainsi qu'il voit Axelle : « *Une de ses nixes au corps d'argent, née des étangs et des forêts, qui s'évapore avec le brouillard.* » Et ailleurs : « *Elle est de ces vierges que les Nibelungen font vivre dans l'attente religieuse du guerrier vainqueur.* » La parenté avec Brünnhilde est donc bien revendiquée par l'auteur, mais son talent est de l'indiquer avec subtilité.

Pourtant l'amour va devenir réciproque jusqu'à cette longue nuit où Dumaine va rester au château avec Axelle. On n'est pas sûr de ce qui se passe pourtant. Axelle est-elle restée la vierge guerrière qu'elle était ou s'est-elle métamorphosée comme Brünnhilde ? On n'en sait rien.

Il est une scène peut-être plus belle encore que le duo entre les deux acteurs principaux. Dumaine est en train de changer une ampoule dans une ancienne salle d'apparat qui est devenue un débarras sordide où agonisent des meubles qui ont désespéré toutes les brocantes, parmi lesquels un vieux piano crevé. La porte s'ouvre mais Dumaine n'est pas visible. Il comprend que c'est Dietrich, le dernier des quatre fils Reichendorf, le fiancé d'Axelle qui se met au piano, juste avant de repartir sur le front. L'instrument est atroce, l'interprète médiocre mais Dumaine essaye de reconnaître de quel morceau il s'agit.

En fait il est en communion de pensée avec Dietrich bien que tout les oppose, y compris la rivalité amoureuse. Ce qu'il dit est splendide : « *en cette minute culminante, je connaissais le mécanisme des sentiments qui l'assaillaient. Je savais que c'était eux qui avaient choisi, comme à son insu, le thème musical qui venait de s'imposer à lui.* »

Dumaine a reconnu enfin la marche funèbre de Siegfried et elle le conduit à un état de transe qu'il décrit ainsi : « *Le thème du héros isolé, du pur entre les purs, du chevalier d'argent et de lumière, contre qui rien ne peut prévaloir, parce qu'il sait bien pourquoi il va mourir, et pourquoi il a combattu...Combien de temps les grands accords ascendants, les larges nappes frissonnantes de cette musique désespérée continuèrent-ils à déchaîner leur tumulte à travers cette salle remplie d'horreur sacrée ?* »

Dietrich, le fiancé, finit par découvrir, dans une position ridicule, Dumaine qui n'a pas émergé encore de la tempête wagnérienne, mais les deux hommes se sont compris par l'intermédiaire de la musique de Wagner. Et c'est ainsi que Dumaine conclut : « *Jamais je n'ai vu cette certitude plus absolue de la mort que sur le visage du Commandant Dietrich de Reichendorf.* »

*Monsalvat*, l'un des derniers livres de Pierre Benoit, n'est pas à la hauteur d'Axelle, mais son titre laisse présager un contenu des plus wagnériens. Il paraît en 1947. Entre temps, Pierre Benoit a fait plusieurs mois de prison à la libération, de façon tout à fait scandaleuse. Mais cette épreuve va le marquer. Il vient aussi d'épouser une femme bien plus jeune que lui. C'est curieux pour quelqu'un qui a multiplié les aventures d'avoir attendu aussi longtemps et d'être aussi attaché à sa jeune épouse.

Chaque chapitre du livre est introduit par un vers du récit du Graal en français. Pierre Benoit toujours précis en matière de discographie, nous dit aussi que les héros écoutent le Récit du Graal chanté en français par Georges Thill. François Sevestre, professeur d'Histoire, fait la connaissance d'une jeune femme lors d'un trajet en train. Coïncidence ou non, ils lisent tous deux le même ouvrage : « *Croisade contre le Graal - Grandeur et chute des Albigeois* » (*Kreuzzug gegen den Graal*) L'auteur n'est autre que Otto Rahn (1904-1939), martyr du Graal, archéologue allemand défendant avec ardeur l'hypothèse selon laquelle le Graal aurait été l'une des pièces constitutives du trésor de l'église cathare. François Sevestre sera pris entre deux feux : garder l'équilibre entre une vie familiale stable et heureuse (marié et père d'une fillette de 6 ans) et un désir grandissant pour cette quête du Saint-Graal, ainsi que pour la belle Alcyone.

Il prendra la route avec Alcyone en direction du château de Monsalvy, où vit encore la mère de cette dernière. Là-bas, deux officiers allemands sont en garnison : le lieutenant Karlenheim et le major Cassius. L'un revient de Montségur, bredouille ; l'autre l'a quitté pour Montserrat, sans plus de succès...la suite sera tragique pour tous ces chevaliers ! Alcyone la vierge guerrière ne laisse aucune chance à ceux qui osent s'aventurer trop près du Graal.

Dans *Les amours mortes*, Allegria la vierge guerrière revient, comme pour défier Alcmène : Pierre Benoit, même s'il a immortalisé son épouse avec ce roman, reste toujours hanté par le mystérieux fantôme d'Allegria, ne semble pas avoir trouvé la paix. Il va mourir en 1962, quelques mois seulement après le décès de sa jeune épouse à qui il refusera de survivre.